

Lénine à la veille de la guerre impérialiste

J. Ganetsky

Source : Lénine tel qu'il fut. Tome 1. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1958 pp. 628-633.

Après la Conférence bolchévique de Prague, en janvier 1912, Lénine décida de quitter Paris et de se rendre en Galicie, à Cracovie, située à une heure et demie de voyage de la frontière russe. Il lui fallait être plus près de la Russie, de la « *Pravda* », il fallait que la correspondance se fit plus vite, que les instructions parvinssent plus vite aux organisations du parti.

Lénine m'annonça sa décision, – j'habitais alors Cracovie, – en me priant d'élucider la question de savoir s'il ne serait pas menacé d'être livré aux mains des gendarmes tsaristes. L'Autriche-Hongrie, activement aidée par l'Allemagne, se préparait alors énergiquement à la guerre contre la Russie. C'est pourquoi les autorités autrichiennes n'étaient pas intéressées à faciliter au gouvernement tsariste sa lutte contre les révolutionnaires russes. Ceci étant, j'étais sûr que Lénine pouvait tranquillement venir se fixer à Cracovie. En causant avec les hommes politiques du lieu, qui avaient sondé les autorités, je pus me convaincre que je ne m'étais pas trompé, et j'écrivis en ce sens à Lénine.

Le 19 juin (2 juillet) 1912, Lénine arriva à Cracovie. Après avoir passé un jour ou deux à l'hôtel, il s'installa le 21 juin (4 juillet) au n° 218 de la Zwerzinec¹.

Après s'être muni d'un plan de la ville avec ses environs et d'un dictionnaire russo-polonais, Lénine s'orienta vite. Six semaines après son arrivée, au cours d'une conversation, il me parla des environs de la ville et des paysans des villages voisins. Il me parla amplement de leur existence, de leurs us et coutumes, de leur état d'esprit. Il me dit qu'ils se plaignaient des impôts excessifs et de la vie chère.

Je fus frappé par sa caractéristique absolument exacte des paysans de Cracovie et par sa vive description des environs de la ville.

— Vladimir Ilitch, lui dis-je, vous êtes ici depuis si peu de temps, comment avez-vous réussi à si bien connaître les environs et, surtout, à caractériser si exactement les paysans ?

Ilitch plaisanta :

— C'est mon secret... Vous moisissez tout le temps chez vous, tandis que moi, tous les dimanches, je me promène en vélo hors de la ville et je fais connaissance avec les paysans. Les environs de Cracovie sont très beaux et très curieux.

Là-dessus il me décrivit les environs de Cracovie et me raconta les entretiens qu'il avait eus avec les paysans. Je m'étonnai encore plus :

— Pardon, mais comment pouvez-vous causer avec eux, car enfin, vous ne parlez pas le polonais ?

1 Quartier de Cracovie.

— Qui vous l'a dit ? J'ai un dictionnaire, je connais déjà beaucoup de mots polonais. En m'aidant du dictionnaire, je lis les journaux polonais. Quand je vais en excursion, j'emporte mon dictionnaire. J'entre chez un paysan, je le salue, je le prie de me vendre un peu de lait et j'engage la conversation. Je parle polonais. Si les mots polonais me manquent, je recours aux mots allemands : beaucoup de paysans ont servi dans l'armée, donc ils ont un peu appris la langue allemande. Pendant l'entretien, il m'arrive souvent de recourir aux gestes... Bref, nous causons et nous nous comprenons à merveille... Les paysans de l'endroit sont très intéressants, c'est un bon terrain d'agitation. Dommage que le parti social-démocrate d'ici ne leur prête aucune attention, ne milite pas parmi eux. Parce que nous ne pourrions nulle part nous passer des paysans...

Lénine faisait ses « *Ausfuge* » (promenades) à ses heures libres.

Le but essentiel de Vladimir Ilitch était d'établir un contact étroit avec le parti en Russie... Ce contact fut bientôt organisé.

Cracovie, et, en été, Poronine, devinrent un véritable quartier général de notre armée bolchévique. Les capitaines de nos différentes unités venaient souvent ici. Arrivaient les membres de notre fraction à la Douma², les représentants du Comité Central et des comités locaux du parti, les militants du mouvement syndical, des caisses d'assurance ainsi que des camarades isolés.

C'est que là se tenaient des réunions, des conférences. C'est là que se forgeaient les glaives pour les batailles présentes et futures contre les ennemis du prolétariat.

Le contact vivant avec le chef donnait d'excellents résultats. Les camarades venaient élucider les questions d'actualité, recevaient des instructions, enrichissaient leurs connaissances et retournaient à leur travail avec une énergie et une foi redoublées.

Beaucoup restaient là pendant un mois et plus, et, sous la direction du chef, comblaient leurs lacunes en théorie.

L'état-major travaillait à plein. Directives, instructions étaient acheminées vers les organisations. On envoyait des articles aux journaux, on préparait les discours de nos députés à la Douma sur les questions de principe. Chaque article de Lénine dans la « *Pravda* », chaque intervention de nos députés à la Douma, battaient comme un bélier la citadelle de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers.

Les masses ouvrières se ralliaient toujours plus étroitement autour du drapeau bolchévique, sentaient de plus en plus leur force. Sous la direction des bolchéviques, luttant en front unique, de façon organisée, elles remportaient la victoire dans leurs collisions quotidiennes avec leurs adversaires, dans les grèves.

Aucune répression, aucun stratagème de l'Okhrana ne pouvaient arrêter la montée de la vague révolutionnaire.

En 1914, l'état d'esprit des masses ouvrières dans tous les centres industriels rappelait la veille de 1905. Les années d'accalmie avaient passé, les ouvriers engageaient l'offensive contre le capital. On sentait l'approche d'une nouvelle bataille décisive. Qui sait, si la guerre de brigandage impérialiste n'avait pas éclaté, cette bataille ouvrière aurait peut-être été la dernière.

Même monsieur [Vandervelde](#), le « chef », passez-moi le mot, de l'Internationale, dut reconnaître l'existence de cet état d'esprit. Venu à Pétersbourg en 1914, il assista à de nombreuses réunions

2 Douma d'État, institution représentative dans la Russie tsariste convoquée à la suite de la révolution de 1905-1907. La minorité social-démocrate de la IVe Douma (1912-1917) était composée par 6 bolcheviques : A. Badaïev, M. Mouranov, G. Petrovski, F. Samoïlov, N. Shagov et R. Malinovski (qui était un agent provocateur) et par 7 mencheviques.

d'ouvriers, visita diverses organisations ouvrières et ne put s'empêcher de noter leur moral combatif. Cet état d'esprit des ouvriers troubla vivement ce « révolutionnaire ». Ce qui l'inquiétait surtout, c'était l'influence presque exclusive des bolchéviks parmi les ouvriers. Ses amis d'idées, nos menchéviks-liquidateurs, qui sentaient le sol leur échapper de plus en plus, n'étaient pas moins troublés.

Que faire ? Comment détourner les ouvriers des bolcheviks ? Nos menchéviks réfléchissaient, réfléchissaient... Ils finirent par trouver. Il fallait obliger les bolchéviks... à s'unir avec les menchéviks. Ils s'attelèrent à la besogne. La IIe Internationale convoqua une conférence des organisations russes, en vue de leur unification...³ Les menchéviks triomphaient. L'autorité suprême, l'Internationale, obligerait Lénine à se soumettre.

Ilitch était furieux. Il avait du travail par-dessus la tête, et voici qu'il lui fallait s'occuper de bêtises. Il ne doutait pas un instant que la conférence ne pût donner aucun résultat. Les bolchéviks ne renonceraient en aucun cas à leur tactique révolutionnaire : or c'était précisément ce que voulaient les menchéviks et monsieur Vandervelde.

Ainsi donc, il fut décidé d'envoyer une délégation. Non pas pour mettre les pouces, mais pour donner un nouveau soufflet politique aux menchéviks. Ilitch avait décidé d'envoyer une délégation, mais ne voulait à aucun prix y aller lui-même. Je me rappelle que j'essayai de le persuader de prendre personnellement part à la conférence : son autorité était grande, elle pouvait influencer les menchéviks, les faire changer de tactique. Mais Ilitch raillait ma naïveté : « *Si les menchéviks avaient résolu de nous suivre, ils n'avaient pas besoin de convoquer une conférence. Ils veulent simplement me sermonner devant l'Internationale. Mais je ne leur ferai pas ce plaisir-là. D'ailleurs, je n'ai pas de temps à perdre, j'aime mieux travailler que m'occuper de bavardages...* »

Je pus bientôt me convaincre combien Ilitch avait eu raison.

La conférence commence. Les délégués se rassemblent. Peu à peu arrivent les camarades bolchéviks : [Inessa Armand](#), [Vladimirski](#), [Popov](#), qui occupent les bancs d'extrême-gauche. Ils sont à peu près isolés, mais pleins d'entrain. Je faisais partie de la délégation des « *rozlamowcy* » polonais⁴.

Apparaissent les sommités de l'Internationale : Vandervelde, [Huysmans](#), [Kautsky](#). Tous louchent du côté des bolchéviks : Lénine n'est pas encore là ; il tarde probablement, il arrivera demain... Vandervelde prononce un discours « ardent », en l'honneur du prolétariat révolutionnaire de Russie ; il dit que des moments décisifs approchent et appelle à l'unité. L'union, dit-il, fait la force. Les menchéviks le soutiennent, se plaignent de l'indiscipline des bolchéviks et déclarent solennellement qu'ils sont prêts à obéir à l'Internationale qui exige l'unification. Presque tous les délégués parlent dans le même sens...

Les bolcheviks gâtent l'atmosphère solennelle. Ils « osent » discuter avec Vandervelde : *La force consiste dans une tactique de classe juste, révolutionnaire, dans une ligne juste, et non pas dans l'union de différentes lignes contradictoires. Nous voulons bien nous unir avec les menchéviks, mais à la condition qu'ils reconnaîtront sans réserve notre tactique et obéiront à nos décisions...*

Nos adversaires ne s'attendaient pas à une pareille « audace ». Ils clamaient : « *Vous êtes des militants irresponsables, vous ne savez pas ce que vous dites ! Où est Lénine ? Quand viendra-t-il ? Il doit, enfin, écouter nos accusations à la face de l'Internationale...* »

3 Il s'agit de la conférence d'« unification » de Bruxelles, qui se tint du 3 au 5 (du 16 au 18) juillet 1914. (NR.)

4 En décembre 1911, un schisme était survenu au sein du Parti de la Social-démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPL) : Les « *Zaradowcy* » étaient des partisans de la Direction centrale, située à l'étranger. Les « *Rozlamowcy* », groupe dissident, se composait essentiellement des organisations de Varsovie et de Łódź. Ils travaillaient en étroite collaboration avec les bolcheviks, approuvaient les résolutions de la conférence de Prague du RSDLP en 1912 et participèrent à la réunion de Poronine en 1913 du Comité central.

Il est difficile de s'imaginer la mine de ces messieurs de la IIe Internationale, lorsque les délégués bolchéviques déclarèrent tranquillement que Lénine était occupé et ne pouvait venir à la conférence. Quant à eux, ils parlaient au nom du Comité Central du Parti bolchévique.

On proposa une résolution qui visait à estomper les divergences essentielles entre bolchéviques et menchéviques, pour désorienter les ouvriers de Russie. Les délégués bolchéviques déclarèrent qu'ils refusaient de participer au vote de pareilles résolutions.

Le « chef » de la IIe Internationale, Vandervelde, essaya d'intimider les fermes représentants du parti bolchévique. Il dit, entre autres, qu'on pouvait voter pour ou contre une résolution, mais que s'abstenir au vote, c'était se moquer du monde...

Vandervelde avait raison sur un point : les délégués bolchéviques ne demandaient pas mieux que de se moquer de cette bande d'opportunistes réunis. Les intimidations du « chef » n'eurent pas l'effet attendu, et les délégués du Comité Central bolchévique restèrent fermes jusqu'au bout.

Ce fut la dernière rencontre des bolchéviques avec la IIe Internationale... Bientôt commença la guerre. Et toute la pourriture et l'impudente trahison de cette honorable institution devinrent évidentes pour tous les révolutionnaires honnêtes.

La guerre, bien qu'on eût tant parlé de sa préparation, agit fortement sur Ilitch. Il avait maigri, parlait peu : il réfléchissait sans cesse. Il analysait la nouvelle situation et en tirait les conclusions correspondantes. De nouveaux plans naissaient dans son esprit. Selon toute apparence, la guerre sera longue et entraînera des calamités pour les travailleurs de tous les pays. Partout, avec l'aide des social-trahisseurs, la bourgeoisie lancera le mot d'ordre d'union de toutes les forces du pays contre l'ennemi du dehors commun. Il faut démasquer partout l'infamie de cette « *burgfrieden* ». Il s'agit d'expliquer aux ouvriers de tous les pays belligérants la vraie signification de la guerre en cours. Il faut les persuader qu'ils doivent lutter contre cette guerre. *Aucune union avec la bourgeoisie, mais union contre la bourgeoisie. Pas d'armistice avec la bourgeoisie pour faire la guerre, mais guerre à la guerre.*

Pour Ilitch tout est clair, ses nouveaux plans sont prêts. Il s'agitait comme un lion en cage. Alors qu'il était à Poronine, en Autriche, pays belligérant, il ne pouvait ni travailler, ni agir. Bientôt il fut arrêté, sous l'absurde soupçon d'espionnage. Remis en liberté après onze jours d'emprisonnement, Ilitch se rendit en Suisse.

Là, avec l'énergie de fer qui lui était propre, il commença à agir. La liaison avec la Russie se rétablit. Il envoya des instructions précises et des plans de travail, tenant compte de la nouvelle situation. Des relations se nouèrent avec les social-démocrates révolutionnaires des autres pays, demeurés fidèles à la classe ouvrière. Il prépare le terrain pour créer une nouvelle, une IIIe Internationale. Le fait que cette Internationale compte pour l'instant peu de partisans ne trouble pas Ilitch : l'essentiel est dans leur qualité. Ilitch s'en est toujours tenu à la formule : « mieux vaut moins mais mieux ».

Bientôt, le 19 octobre (1er novembre) 1914, sous l'énergique direction d'Ilitch, le « [Social-Démocrate](#) », organe central du P.O.S.D.R., recommence à paraître en Suisse.

Après avoir déclaré qu'il marcherait « *contre le courant* », le « *Social-Démocrate* » engage aussitôt une lutte implacable contre les social-chauvins, trahisseurs à la classe ouvrière. Il dénonce Kautsky, [Plékhanov](#) et les autres. La faillite de la IIe Internationale et la nécessité de fonder une nouvelle Internationale apparaissent en évidence.